

Introduction Générale

1.1. Problématique et genèse du sujet

À la fin du 19^{ème} siècle, alors qu'il est en mission d'exploration au cœur de l'Afrique de l'Ouest, le lieutenant Mage constate que « le moindre village habité est fortifié ». Ce constat est récurrent chez les voyageurs européens qui pénètrent cette partie du continent au cours des 18^{ème} et 19^{ème} siècle. Mungo Park, l'un des pionniers parmi ces voyageurs, dit par exemple de Médina du Woulli : « elle est fortifiée, comme les autres villes d'Afrique, par une haute muraille de terre, revêtue de pieux et d'arbustes épineux » (Park 1996 : 62). Les autres voyageurs qui empruntent d'autres voies après lui pour pénétrer au cœur de l'Afrique occidentale feront des constats similaires à propos d'autres villes. Les fortifications sont donc un élément omniprésent dans les villages ouest-africains à cette époque. Il semble alors, dans ce contexte, que les communautés éprouvaient un besoin vital de se défendre, et les fortifications devenaient l'expression matérielle du besoin de se protéger pour survivre. De ce fait, l'étude des fortifications peut aussi constituer une source d'informations pour les chercheurs qui s'intéressent aux populations de périodes passées. À propos de la source d'information qu'elles peuvent être, l'archéologue Graham Connah a attiré l'attention des chercheurs sur les avantages à les étudier pour accéder à une meilleure compréhension des sociétés passées (Connah 2000 et 2008). Depuis cet appel de Graham Connah, les recherches sur les fortifications en Afrique de l'Ouest se sont multipliées.

Dans cet élan, on s'est posé la question de savoir quelle était l'origine des nombreux sites fortifiés mentionnés par les voyageurs au cours des siècles précédents. Si la réponse à cette question peut probablement se trouver dans l'histoire globale de la région ouest-africaine, il est aussi certain que des éléments de réponse peuvent être trouvés dans l'histoire locale de chaque site. Premièrement, où se trouvent les sites fortifiés ? Avec la conquête coloniale, nombre de fortifications ont été simplement et purement rasées, car de l'aveu du général Faidherbe lui-même, « *on sait que leurs tatas forment des réduits difficiles à enlever: Saboucire, Goubanko et Daba nous ont appris qu'il fallait compter avec les retranchements des noirs* » (Faidherbe 1884 : 85). Quand on sait donc qu'elles ont été un obstacle à la progression des troupes de conquête coloniale, on comprend mieux le désir de ces dernières à vouloir effacer ces fortifications endogènes du paysage.

La première étape pour reconstituer l'histoire des fortifications endogènes étaient donc de retrouver leurs ruines et d'en dresser l'inventaire. Pour la région de la Falémé, les recherches antérieures effectuées par nos devanciers avaient déjà permis de recenser quelques

sites désignés par les populations locales comme des ruines de fortification (Thiaw 1999 et 2012 ; Gokee 2012 ; Huyscom *et al.* 2014). Mais au-delà de ces indications et des généralités sur le contexte régional, ces recherches s'étaient très peu attardées sur l'étude des techniques de construction, et encore moins sur les contextes locaux de mise en place. De même, les modalités d'utilisation et le rôle joué par ces structures dans l'histoire du peuplement restaient mal définis. Les limites constatées dans les travaux antérieurs nous ont amené à questionner les stratégies de protection mises en œuvre par les communautés ouest-africaines pour se protéger ? Une étude à l'échelle régionale aurait été intéressante, mais la surface à couvrir la rend irréalisable pour le moment. Nous avons décidé de restreindre notre échelle à la vallée de la Falémé, une zone située à l'Est du Sénégal et qui a constitué une des portes d'entrée vers les zones intérieures de l'Afrique de l'Ouest. Partant de la question précédente, et en nous focalisant sur la vallée de la Falémé, on peut déduire d'autres questions concernant par exemple l'emplacement des sites, les contextes historiques sous-régionaux et locaux qui ont conduit à la fortification de ces sites, ou s'intéresser aux techniques constructives utilisées et même s'interroger sur les modalités d'utilisation de ces fortifications.

1.2. Méthodologie de recherche

Afin de répondre aux questions énumérées ci-dessus, une approche méthodologique combinant deux axes, archéologique et historique, a été adoptée. C'est une approche classique, qui sied bien à l'étude des sociétés ouest-africaines durant l'ère atlantique. Si les deux axes comblent mutuellement leurs lacunes, et sont donc complémentaires, il faut se rappeler que la démarche dans laquelle ils s'inscrivent ne vise pas à se servir des sources historiques pour valider des faits archéologiques ou, inversement, à faire des trouvailles archéologiques des éléments de justification des sources historiques. Et même si tel était le cas, les insuccès répétés du croisement de l'archéologie avec les corpus des chroniques arabes et des sources orales par exemple démontrent à souhait que cette démarche mène généralement à des échecs (Vernet 2013 : 9). En outre, il ne faut pas oublier que les données historiques, qu'elles soient écrites ou orales, émanent d'une vision subjective de l'écrivain ou du narrateur sur un objet ou un fait (Collet 2013 : 3). De même, par leur nature, les données archéologiques sont essentiellement résiduelles et lacunaires, les restes exhumés ne représentant qu'une partie de ce qui a existé. Il faut donc garder à l'esprit que la combinaison méthodologique, entre histoire et archéologie, peut avoir des limites, mais cela ne doit pas être un frein à l'utilisation de deux sources d'informations

distinctes pour mener une investigation sur un sujet qui se prête à une étude transdisciplinaire (Vernet 2013 :8).

1.2.1. Approche archéologique

L'approche archéologique s'est voulue classique en s'articulant autour des prospections, des sondages (fouilles) et de l'analyse des vestiges, principalement architecturaux. Elle a permis d'identifier les sites fortifiés dont les ruines sont encore visibles et, à travers la fouille, de reconstituer les techniques architecturales employées pour édifier ces sites. Pour les prospections, nous avons travaillé dans trois loci : la Basse-Falémé (zone de la confluence avec le fleuve Sénégal), la Moyenne-Falémé (Toumboura et environs) et la Haute-Falémé (Saraya et environs). Sur le plan géographique, ces trois zones se situent à la frontière entre des royaumes qui ont cohabité à l'ère atlantique et qui représentent donc des potentiels lieu de frictions ou de tensions. Ainsi, la zone nord est à la limite entre le royaume peul du Boundou et le royaume soninké du Gadiaga. En outre, cette zone nord du Boundou était exposée aux attaques des Bambara du Khasso et des Maures installés sur la rive droite du fleuve Sénégal. La zone centrale était comprise dans le royaume peul du Boundou, mais était soumise aux assauts du royaume malinké du Bambouk depuis l'est. Au sud enfin, les royaumes malinké du Bélédougou, du Sirimana et du Dantila étaient pris en tenaille et subissaient les raids des royaumes peul à la fois du Boundou et plus tard du Fouta Djalon.

Sur le plan pratique, la zone à couvrir est très grande, et une prospection au moyen d'un véhicule aurait été la méthode idéale. Mais la combinaison de plusieurs facteurs, dont la nature très ravinée du terrain, le peu de visibilité dû à la végétation plus ou moins denses, et la quasi-inexistence des routes, ne permet pas sa mise en œuvre. De même, la prospection pédestre et systématique n'est pas possible à cause de la vaste surface à couvrir et du peu de moyens humains dont on disposait. N'étant donc pas systématique, on ne prétendra pas avoir découvert la totalité des sites fortifiés de la vallée de la Falémé ; des prospections ultérieures pourront compléter le tableau, surtout qu'on a très peu travaillé sur la rive droite de la rivière car elle appartient en grande partie à la République du Mali et certaines années on n'avait pas les autorisations requises pour y travailler. Dans le sud de la zone de recherche, on s'est heurté à une difficulté particulière : l'existence des mines d'orpaillage traditionnel ou « *djoura* ». Dans plus d'un village, les habitants nous ont surtout regardé comme un prospecteur minier. Mais grâce à la méthode de travail consistant à recruter et à associer les ressortissants des villages où se trouvent les sites, la confiance a souvent été rétablie avec les populations. En conjuguant les choix méthodologique et pratique, nous avons opté pour une prospection par enquête dans les villages actuels des zones ciblées. Cette technique consiste à se rendre directement dans les villages pour y faire des enquêtes en orientant les questions sur l'histoire du village et sur les structures défensives. Nous sommes donc redevable à nos

informateurs pour l'ensemble des sites découverts. Cette méthode a l'avantage de permettre une collecte simultanée des traditions ethnohistoriques. L'inconvénient est qu'elle ne permet pas de retrouver les sites qui sont inconnus des populations actuelles et qui se trouvent dans des zones actuellement inhabitées.

En marge de ces choix de terrain, on a également effectué un travail de recherche de site par imagerie satellitaire. Mais, moins heureux que Kevin MacDonald, qui a obtenu une image satellite « singulièrement claire » du site fortifié de Ton Masala (Smith et al 2017 : 66), cette recherche a été peu concluante à cause de la conjugaison de plusieurs facteurs. Il y a d'abord la faible et imprécise couverture satellitaire de la région d'étude par l'imagerie satellitaire gratuite (Google Earth et Zoom Earth). Sur Google Earth par exemple, les clichés disponibles datent du 26/7/2013 et du 1/9/2014. Même avec les coordonnées GPS, il est très difficile de distinguer des éboulis à fleur de sol. De plus, la présence de la végétation, aussi bien au nord qu'au sud, a entravé cette tentative de détection par imagerie. Enfin, les enclos installés pour la protection du bétail ou pour la limitation des parcelles agricoles constituent un véritable leurre sur ces images.

1.2.2. Approche historique

L'approche historique se décline en deux volets : l'exploitation des sources textuelles et les enquêtes ethnohistoriques sur le terrain. Par l'approche historique, nous reconstituons le contexte historique de mise en place des structures défensives et leurs modalités d'utilisation.

a) Analyses des sources textuelles

Bien que les populations du Sénégal Oriental n'aient pas développé un système d'écriture connu, certaines traditions historiques orales ont été consignées par écrit par des chercheurs. Ces documents sont des recueils de traditions historiques rédigés par des scientifiques étrangers de ces régions grâce aux données collectées auprès des traditionnistes. Ils peuvent être considérés comme des sources narratives internes (Hrbeck 199 : 154-159). Ces sources parlent autant de l'histoire du peuplement que de la géographie environnementale et humaine (Bérenger-Feraud 1879; Soh 1913 ; Auberts 1923 ; Roure 1956 ; Curtin 1975 ; Kamara 1975 ; Gomez 1985 & 1992). Malgré leur caractère parfois sommaire et souvent subjectif, ces traditions historiques n'en sont pas moins un point de passage pour qui s'intéresse à l'histoire du peuplement. On a aussi exploité des sources narratives externes constituées par les récits d'exploration des marchands, les missions militaires et les explorateurs européens qui ont sillonné la zone entre le 17^{ème} siècle et la fin du 19^{ème} siècle. Le but principal de ces voyages était de renseigner la métropole sur les potentialités économiques et commerciales des zones intérieures ; il s'agissait aussi parfois de connaître les obstacles pouvant empêcher la progression de la colonisation. Dans cette perspective, ces nombreux récits de voyage sont riches

en renseignements sur l'emplacement des villages, et sur les relations qu'entretiennent les souverains locaux entre eux et avec leurs peuples (Park 1996 ; Durand 1802 ; Mollien 1822 ; Gray et Dochard 1826 ; Hecquard 1853 ; Raffanel 1844, 1846 et 1856, Carrère et Holle 1855 ; Mage 1868 ; Lamartiny 1884 ; Ancelle 1886 ; Frey 1888 ; Rançon 1894 a, b et 1895 ; Faidherbe 1889 ; Gallieni 1889 et 1891 ; Sabatié 1925 ; Méniard 1931 ; etc.). Malgré l'avertissement concernant la collecte et la rédaction des données historiques, qu'il donne dans son préambule, le texte de Raffanel (1846 : V-VII) est néanmoins riche en mentions sur la présence ou l'absence de fortifications dans les villages. Les textes de Rançon (1894 a et b) sont aussi très informatifs. Outre ces quelques textes, les descriptions des fortifications restent très sommaires.

Pour illustrer les zones concernées, on a utilisé des cartes géographiques. Pour la vallée de la Falémé, la plus ancienne carte portant au moins une mention de nom des sites qu'on a étudiés semble être la carte levée par Compagnon vers 1716 (fig 1.1) ; elle porte les noms de site de Samba Yaye (Sambayaio) et Koba. On a aussi consulté des cartes et ouvrages libres de droits de la Bibliothèque Nationale de France (disponible en ligne sur www.gallica.bnf.fr). L'exploration des cartes anciennes a permis de constater la permanence ou la fugacité de certains villages. On remarque également la mobilité de certains villages, principalement ceux qui sont situés en bordure de la rivière Falémé. La plupart des cartes datant de l'ère atlantique n'étaient pas de bonne qualité ; les informations qu'elles contenaient étant floues ou peu lisibles.

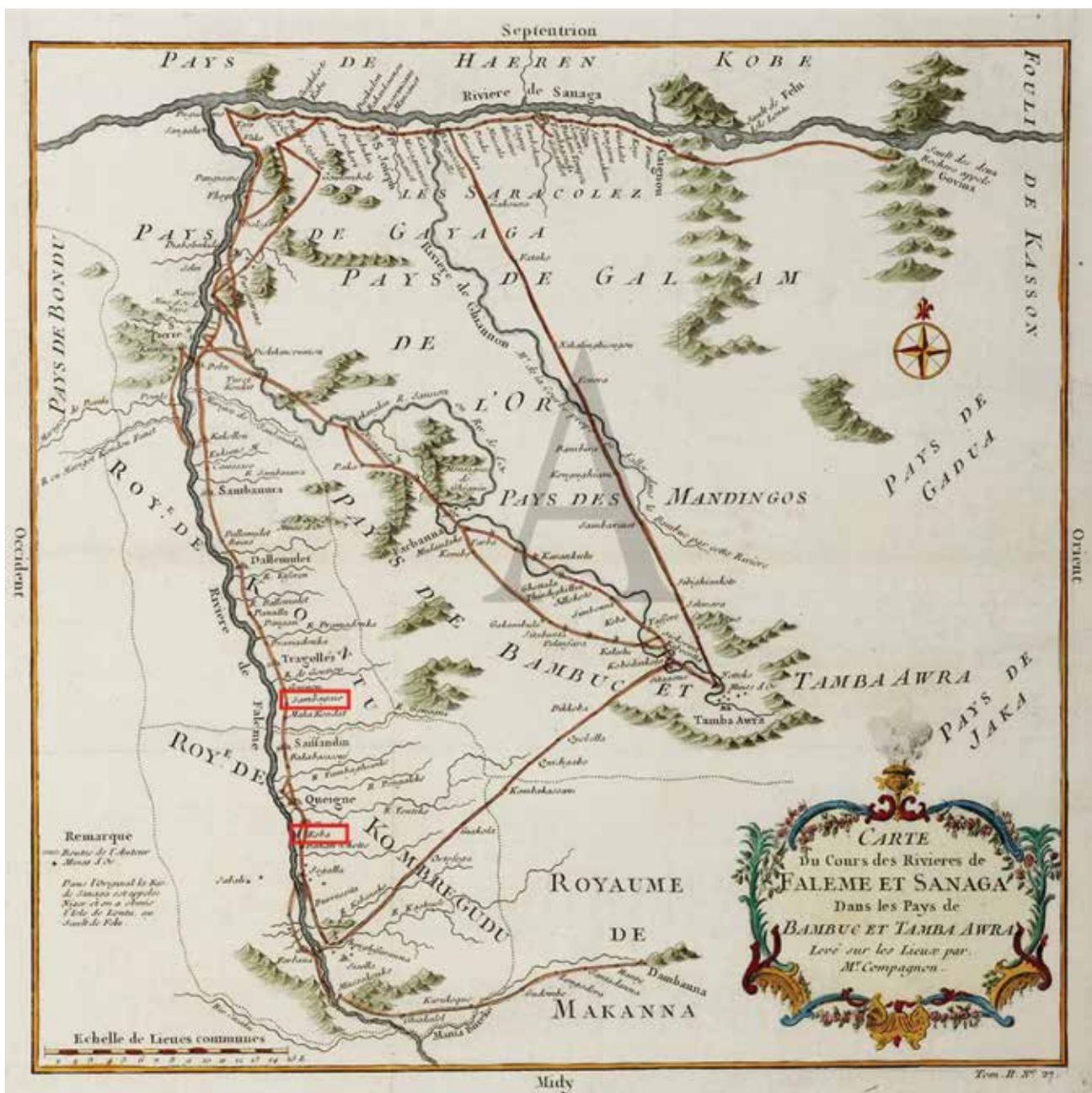


Figure 1.1. Cours la Falémé, carte levée par Compagnon.

Malgré l'authenticité des textes et des cartes exploités, gardons à l'esprit que les sources écrites et cartographiques sont, comme toute source historique, teintées par divers éléments tels que l'identité de l'auteur, les destinataires de ces textes, le contexte politico-culturel ambiant, etc. Ces influences ont orienté la rédaction des textes qu'on a utilisés, d'où le souci de ne pas y porter des jugements de valeur et de n'y rechercher que des indications factuelles, informatives. En effet, la plupart des textes abondent en préjugés subjectifs et en jugements moraux, à l'instar de ce commentaire de Rançon à propos de l'agroforesterie : « *ce végétal (lianes à caoutchouc Saba) serait également très facile à multiplier dans d'énormes proportions, mais, je le répète, on n'obtiendra jamais rien de l'indigène en dehors de ce qui sort de la routine* » (Rançon 1894 a : 484). Dans ce cas, nous retiendrons simplement l'existence ou la présence de la liane à caoutchouc *Saba* dans la région décrite. De même, certains travaux de recherche, constituant ce qu'on appelle couramment « la bibliothèque coloniale », qui furent des références au moment de leur parution, se révèlent aujourd'hui être des poncifs idéologiques, à la fiabilité douteuse. Sans s'ériger en juge, je me suis contenté d'y puiser les faits, délaissant souvent de côté les analyses et les interprétations qui en découlaient. Ces préjugés sont généralement dépréciatifs, aussi bien envers les mœurs des populations locales qu'envers leur culture matérielle.

b) Collecte et analyse des traditions orales

Les enquêtes orales sont très utiles pour reconstituer l'histoire du peuplement des communautés villageoises. De nos jours en effet, l'histoire des entités politiques majeures est relativement bien connue, grâce aux travaux cités dans les paragraphes précédents ; elle est aussi bien conservée dans la mémoire collective. Pour ce qui concerne l'histoire locale des petites communautés, il est encore nécessaire d'effectuer des enquêtes historiques de traditions orales. C'est sur la base d'un guide d'entretien (annexe 2) que nous avons réalisé les enquêtes ethnohistoriques. Ce guide était un canevas de questions permettant d'orienter les entretiens. On a réalisé des entretiens individuels et des entretiens en groupe, selon la disponibilité des enquêtés. Au total, on a effectué des enquêtes dans 28 villages, 11 entretiens de groupe, et interviewé 39 personnes (annexe 1). Quand nos interlocuteurs nous le permettaient, ce qui n'était pas toujours le cas, nous avons enregistré leurs interviews sur magnétophones. Dans la plupart des cas, les interviews se faisaient dans les langues locales, pular et maningo notamment, et on a souvent été obligé de recourir à des traducteurs qui n'étaient pas toujours les mêmes, car on engageait chaque fois un nouveau traducteur quand on arrivait pour la première fois dans un village. Il était nécessaire de bien les éclairer sur le sujet de recherche afin que les interviews se déroulent sans biais. Parfois, on a effectué les enquêtes avec d'autres collègues du laboratoire A.P.A. notamment avec Thomas Pelmoine, Serge Loukou et Eric Huysecom ou avec la collaboratrice du projet Falémé Néma Guindo à Farabana. Les enquêtes historiques aident aussi à retrouver l'emplacement des sites. Dans

certain cas, on a retrouvé des données sur la construction et l'utilisation des sites défensifs à travers l'histoire des communautés de la vallée de la Falémé. Dans d'autres cas, l'installation des populations était récente dans certains villages et les communautés n'avaient aucune information concernant le site défensif à proximité de leur village. Il est notable de constater que, malgré le temps qui s'est écoulé, certaines traditions historiques se sont maintenues ; elles étaient quasiment identiques à celles qui furent récoltées à la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle.

Établir et maintenir la confiance auprès des enquêtés a été le principal défi au cours des enquêtes ethnohistoriques. Malgré des séjours plus ou moins prolongés dans certains villages, des blessures qui ont marqué l'histoire récente de certaines communautés étaient encore trop ouvertes pour que la parole puisse se libérer, ainsi qu'on a pu le constater à Youppe Amady et à Fissa Daro, à proximité du site de Boulebane, où les traumatismes de la destruction de cette ville sont encore présents dans les esprits.

1.3. Traitement des données

Les données ont été récoltées en deux phases : l'une des phases s'est déroulée au cours des missions au Sénégal, et l'autre au laboratoire A.P.A., à l'Université de Genève. Les missions de terrain se sont effectuées durant trois campagnes (2016, 2017 et 2018) d'une durée totale de 8 mois. En ce qui concerne l'approche archéologique, ce sont les prospections et les fouilles qui ont permis la collecte des données. Sur une fiche d'enregistrement unique, les sites identifiés ont été enregistrés en latitude et en longitude, avec le nom du village situé à proximité et avec une courte description de l'état des lieux (annexe 3). Pour la recherche par imagerie satellitaire, quand c'était possible, plusieurs points de certains sites ont été enregistrés, ce qui a permis de simuler une reconstitution des profils de structures défensives ; c'est par exemple le cas de Koussan (fig 6.18) ou de Dalafi (fig.6.41).

Sur le terrain, en fonction de la qualité des données archéologiques et des données historiques (écrites et/ou orales), les sites ont été classés en trois niveaux de priorité : haute, moyenne et faible. Les sites classés haute priorité sont ceux sur lesquels on disposait à la fois de données archéologiques et de données historiques. Les sites de priorité moyenne sont ceux où on pouvait avoir des données archéologiques mais sans avoir de données historiques à propos du site, ou inversement. Les sites de faible priorité sont ceux auxquels nous n'avons eu accès qu'à travers des informations archéologiques et historiques très limitées. Ce classement a permis de gérer au mieux le temps et les ressources dont on disposait. Ainsi, les sites de faible priorité ont été simplement enregistrés à la suite de l'enquête historique car l'absence de vestiges visibles en surface sur ces sites laissait supposer qu'il aurait fallu une longue fouille pour voir si ces vestiges ont subsisté sous terre. Sur les sites de priorité moyenne et haute, nous avons fait un relevé général de l'ébouilis de la muraille par la technique de la triangulation (Stéphane 2008 :